

« *Si tu es le roi des Juifs, sauve-toi toi-même* »  
(Luc 23, 37)

# TROIS MÂTS AU SOMMET DU MONDE

Gabriel RINGLET

Une fois encore, Luc déchire le récit de l'Évangile avec la précision d'un chirurgien. En quelques coups de bistouri, tout est dit.



Il lui suffit de trois entailles verbales pour présenter les acteurs du Calvaire sur la scène de la crucifixion : le peuple *regarde*, les chefs *ricanent* et les soldats *se moquent*. Terrible actualité.

Le peuple. La foule. Les curieux. Les voyeurs. Les téléspectateurs. Toi. Moi... Même pour un accident de la route, et au risque de bloquer la circulation, pour la pendaison d'un rebelle ou pour la chute d'une idole, il nous arrive de « rester là à regarder ». « *Il y a des places qu'il faut laisser désertes* », écrit Christian Bobin dans *L'inespérée*. Il y a des crucifixions qu'il faut laisser entrer en soi en fermant les yeux.

## « POUR L'EXEMPLE »

Les chefs. Ils ne sont pas en sécurité, les chefs. Ils ricanent pour s'encourager, arrêtent des opposants, torturent des innocents, assassinent « pour l'exemple » en se félicitant d'avoir remporté la bataille. Sans même se rendre compte qu'un homme qui danse au milieu des ruines de Syrie a gagné la guerre depuis longtemps. Les soldats. Ils ne savent pas ce qu'ils font. Ils se moquent. Hier, ils se faisaient baptiser au bord du Jourdain. Aujourd'hui, ils tirent au sort son vêtement. Mais que pense le centurion dont le serviteur fut guéri ? Est-ce lui qui dira un peu plus loin : « *C'est certain, cet homme était un juste* » (Luc 23, 47) ?

Plus proches encore que le peuple, que les chefs et que les soldats, deux seconds rôles de première importance à l'heure de l'exécution, deux malfaiteurs

dont un manuscrit latin prétend qu'ils s'appelaient Joatthas et Maggattras. Mais il n'est pas précisé qui était à la gauche de Jésus et qui à sa droite. D'ailleurs, Marc et Matthieu ne distinguent pas les deux « *larrons* » puisque, pour eux, l'un comme l'autre raillent et se moquent à la manière des soldats. Seul, Luc croit pouvoir les différencier.

Le premier bandit, le « *mauvais larron* », choisit le camp du cynisme : « *N'es-tu pas le Messie ? Sauve-toi toi-même, et nous avec !* » Que celui qui n'est jamais tombé au fond du trou lui donne le premier coup. Même si la terrible souffrance n'excuse pas tout. À moins qu'il n'agisse pour le compte de Satan, comme au tout début, sur le toit du Temple, au moment de la seconde Tentation : « *Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas* » (Mtt. 4, 6).

## UNE PETITE LUMIÈRE

Le « *bon larron* » n'est pas moins bandit que le mauvais. Il ne veut pas se mettre en règle avant de mourir. Il ne cherche pas à se sauver en allant « à confesse ». Mais dans la ténacité de son propre calvaire, il s'accroche à une petite lumière, juste à côté. Il découvre une faille, un passage, alors il ose et il dit : « *Jésus, souviens-toi de moi quand tu viendras inaugurer ton règne* ».

Il y a trois hommes en croix, confie St Augustin. Le premier offre le salut, le second le reçoit, le troisième le méprise. Je préfère le regard de Pierre Emmanuel dans son *Évangélique* quand il voit « *ces trois mâts hissés au sommet du monde* », car tous les trois sont dans la tempête, le « *mauvais* » aussi. ■

« *N'es-tu pas le Christ Sauve-toi toi-même  
Crient le vent l'orage et l'un des larrons  
L'autre dit tout bas Prends-moi dans ton règne  
Comme à ton côté dans ta passion.* »

J'aime bien le « *tout bas* » du second larron. Car n'est-ce pas tout bas, en pleine tempête, au sommet du monde, que le roi-capitaine lui a répondu dans un souffle : « *Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le Paradis.* »

Pierre EMMANUEL, *Évangélique*, Paris, Seuil, 1961.